

Zeitschrift: Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata

Herausgeber: Association suisse de littérature générale et comparée

Band: - (1986)

Heft: 3

Artikel: "Traduire les philosophes allemands"

Autor: Ladmiral, Jean-René

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1006643>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

„TRADUIRE LES PHILOSOPHES ALLEMANDS”

„Malheur aux faiseurs de traductions littérales,
qui en traduisant chaque parole énervent le sens!
C'est bien là qu'on peut dire que la lettre tue,
et que l'esprit vivifie.” — VOLTAIRE —

L'intitulé sous les auspices duquel je me trouve ici placé fait figure de gageure et annonce une conférence à l'évidence trop ambitieuse. La matière était trop vaste: il fallait restreindre le sujet. C'est ce qu'a fait un Traugott König, en traitant ce beau sujet de la relation à la fois dialogique et traductive qui s'est nouée entre la pensée (*Denken*) heideggerienne et la philosophie de Jean-Paul Sartre.

„Traduire *un* philosophe allemand”, voilà un thème qu'il était possible de traiter dans le cadre des limites imparties. Dans la mesure où, par exemple, j'ai traduit les *Minima Moralia* de Theodor W. Adorno (conjointement avec Eliane Kaufholz)¹, pourquoi ne pas tenir ici le discours monographique d'un bilan réflexif et critique de l'expérience de traducteur qui a été la mienne alors?

Adorno, on s'accorde à l'admettre, est un auteur difficile, difficile à lire — et, bien sûr, *a fortiori* difficile à traduire. Il y a chez lui, en effet, tout un travail d'écriture qui va jusqu'à la virtuosité et qui ne craint pas de jouer même parfois de l'obscurité comme d'un moyen stylistique. Mais, si littéraire que soit son écriture, son propos reste essentiellement philosophique. En cela, il s'inscrit dans la lignée des Schopenhauer et des Nietzsche. C'est particulièrement net dans les *Minima Moralia*; et je me risquerai à dire (en pastichant un peu son goût „dialectique” pour cette figure de rhétorique qui s'appelle,

1 Theodor W. Adorno, *Minima Moralia*, trad. E. Kaufholz & J.-R. Ladmiral, Paris, Payot, 1980 (coll. Critique de la politique).

en l'occurrence si justement, une antithèse) que son projet philosophique emprunte ici les détours... du raccourci aphoristique.

Ce qui fait l'aphorisme, c'est justement cette coalescence d'une réflexion proprement *philosophique* et d'une écriture éminemment *littéraire*. Dans l'écriture aphoristique, l'auteur utilise les contingences de la langue, il en joue, pour faire jaillir l'étincelle d'une idée, — un peu comme le sculpteur, qui sait utiliser la résistance, voire les défauts du matériau qu'il travaille, pour lui donner forme. D'où une difficulté fondamentale pour le traducteur: le matériau que l'écrivain-philosophe fait ainsi servir à son propos, ce sont les contingences de la langue-source. Or, il n'est nullement garanti qu'on retrouvera l'équivalent de ces hasards, de ces rencontres, de ces bizarries... dans la langue-cible. Au contraire! ce serait supposer entre les langues une sorte d'„harmonie préétablie” panlinguistique, dont il est bien évident qu'elle ne correspond à rien de réel. Notre expérience de traducteurs, c'est justement celle du caractère proprement „idiotique” de chacune de nos langues de travail, celle de leur non-isomorphisme, alors même que s'agissant des grandes langues européennes, elles sont en fait extrêmement proches tant en raison de leur parenté philologique qu'en vertu d'un long cousinage historique et culturel (où la traduction a joué, et continue de jouer, un rôle déterminant).

Il est bien évident, par construction, qu'un auteur ne préprogramme pas la traductibilité des fortunes de langue sur lesquelles il fait fond. A un niveau très simple, par exemple, comment rendre telle formule bien connue de Marx, jouant sur la forme du signifiant: „*Das Bewußtsein kann nie etwas Anderes sein als das bewußte Sein*”²? Les différents traducteurs français, aussi bien Maximilien Rubel que ceux des Editions Sociales, ont bien dû se résigner à laisser perdre le jeu de mots sur lequel repose la formule.

S'agissant des *Minima Moralia* de Adorno, la difficulté est aggravée du fait que non seulement l'auteur vise à l'achèvement littéraire, mais encore que l'aphorisme est une forme courte et condensée. Aussi les possibilités de compensation sont-elles très limitées (si

2 Cette phrase est extraite du début de *L'Idéologie allemande*, cf. Karl Marx & Friedrich Engels, *Werke*, Berlin, Dietz, 1969, t. III, p. 26. (C'est moi qui ai souligné les signifiants qui font jeu de mots.)

on veut qu'elles restent naturelles et gardent à l'aphorisme son mordant). Elles semblent même très souvent totalement hors de portée puisqu'aussi bien la formulation tend à la formule, c'est-à-dire à un bonheur de plume dont il n'y a point d'apparence que le français-cible pût nous faire le cadeau équivalent (à l'endroit ou au moment précis qu'il faudrait), et qu'en même temps la dimension quasi terminologique de la conceptualisation que met en oeuvre une telle formule nous asservit, pour le choix du vocabulaire, à une sorte d'orthodoxie sémantique dont est porteuse la tradition philosophique. Ainsi en est-il presque toujours de la chute des aphorismes adorniens: ces derniers semblent se précipiter vers leur conclusion, qui a la facture d'une sentence et qui est comme un aphorisme dans l'aphorisme, pour ainsi dire une aphorisme *de l'aphorisme*. Il y a là, c'est bien clair, un défi pour le traducteur, et un défi à répétition, qu'il faut relever pour chaque aphorisme.

Tel est l'argument de la conférence que j'aurais pu faire à Lausanne et dont il m'est apparu, sur place, que ç'eût été celle qui eût le mieux convenu. De fait, il ne me restait plus qu'à matérialiser et à animer l'argumentation dont je viens de présenter le squelette en y apportant le remplissage d'une discussion traductologique analysant le détail de plusieurs exemples concrets qui pussent lui faire prendre corps (et au sein desquels pût s'incarner une telle argumentation, car c'est d'eux qu'elle se nourrit)³. Cette contribution, monographique, venait en effet s'insérer adéquatement au sein du colloque de Lausanne, où les problèmes de la traduction ont pu donner lieu à un véritable travail d'Atelier, grâce notamment à la présence d'un public effectivement plurilingue et donc capable de suivre le détail d'une analyse traductologique (ce qui est rarement le cas, même dans un colloque spécialisé...).

A l'opposé, c'est paradoxalement à un élargissement du sujet que me conviait aussi ce même intitulé: „Traduire les philosophes allemands”, qui pose du même coup le problème de la spécificité de la

³ On trouvera quelques éléments venant compléter le schéma traductologique ici présenté au sein de mon article sur les *Minima Moralia* paru, sous le titre „Dialectique négative de l'écriture aphoristique”, dans le cadre du numéro *Adorno* de la *Revue d'Esthétique* (nouvelle série), n° 8 (1983), pp. 95-104.

traduction philosophique en général (*überhaupt*) au sein d'une typologie de la traduction. Il y a là une problématique théorique qui s'inscrit dans le prolongement de la réflexion traductologique que j'ai entreprise dans mon livre⁴ et qui, au-delà de ces „*Théorèmes*”, concerne précisément la traduction philosophique. Finalement, c'est à traiter ce sujet-là que j'en suis venu dans ma contribution au colloque de Lausanne.

Au vrai, la traduction philosophique est un objet beaucoup plus important qu'il y paraît d'abord et, comme je l'ai déjà indiqué ailleurs, elle est en mesure de „constituer à elle seule tout un champ d'études au sein de la traductologie”⁵. Au reste, l'hésitation ici retracée (et qui m'amène en fait à donner le canevas de deux conférences au lieu d'une...) désignait d'elle-même quel aspect de la traduction philosophique il convenait d'aborder. C'est en effet à déterminer avec plus de précision le rapport qu'il peut y avoir entre *traduction philosophique* et *traduction littéraire* que m'amenaient les réflexions précédemment esquissées sur le genre de difficultés auxquelles je me suis trouvé confronté en traduisant les *Minima Moralia* de Adorno.

Je viens en effet de faire un usage spontané et immédiat de l'opposition (au sens linguistique de ce dernier terme) entre „littéraire” et „philosophique” – pour marquer que c'est, en l'occurrence, leur coïncidence hasardeuse qui fait justement la spécificité des aphorismes adorniens et la difficulté de les traduire. Il convient dès lors de revenir et de faire réflexion sur l'articulation de ces deux termes.

Tout d'abord, comme on sait, la traduction philosophique est très généralement subsumée sous la traduction littéraire, comme un sous-ensemble, une „spécialité”, plus ou moins marginale (en allemand: une *Spezialität*, avec ce que le mot peut véhiculer de connotations qui confinent à la singularité culinaire...). En fait, il apparaît

4 Jean-René Ladmiral, *Traduire: théorèmes pour la traduction*, Paris, Payot, 1979 (Petite Bibliothèque Payot, n° 366). – que j'appelle, par abréviation, mes „*Théorèmes*”.

5 Cf. les Préliminaires à mon étude sur „La Traduction philosophique”, parue dans le cadre des Actes du colloque de Mons sur la traductologie, in *Revue de Phonétique Appliquée*, n° 66-67-68 (1983), p. 233 sqq. (Sous le titre „Éléments de traduction philosophique”, on trouvera une première version, plus courte, de cette étude dans le numéro spécial sur *La traduction* de la revue *Langue française*, n° 51, septembre 1981, pp. 19-34.)

qu'au sein de ce vaste ensemble que désigne „la traduction littéraire” (*lato sensu*), il convient de distinguer la traduction philosophique de la traduction „littéraire” *au sens strict*, spécifiquement représentée par la traduction poétique, c'est-à-dire la traduction littéraire par excellence, et dont la substance littéraire est pour ainsi dire portée à son point d'incandescence. Ce n'est donc, très souvent, que par une synecdoque de la partie (*pars pro toto*) que l'on parle de la traduction littéraire.

Nous sommes renvoyés là aux problèmes d'une typologie de la traduction: reprenant celle que j'ai proposée (et sur laquelle il ne me sera guère loisible de revenir ici), je me contenterai de poser la distinction entre traduction technique (textes dénotatifs), traduction littéraire (textes de connotation) et traduction philosophique (métalangages)⁶. Mais, quoi qu'il en soit finalement de la typologie de la traduction qu'on aura retenue, ce qu'elle s'attache à définir, ce sont précisément des *types*, idéaux, qui ne se contentent pas de décalquer la réalité en la résumant mais, comme l'a souligné Max Weber, ces types ne sont que des „stylisations” (*Idealtypus*). C'est-à-dire qu'en l'occurrence, on ne rencontre pas la traduction philosophique ou la traduction littéraire (*stricto sensu*) en soi: les textes qu'on a à traduire se situeront toujours dans un *continuum*, relevant à la fois (mais à des degrés divers) de la traduction philosophique, de la traduction littéraire, de la traduction technique...

Traduire Nietzsche, c'est bien sûr traduire un philosophe allemand, faire de la traduction philosophique, mais c'est aussi traduire peut-être le plus grand écrivain (*Dichter*) de langue allemande, c'est faire indéniablement de la traduction littéraire. Du point de vue théorique d'une typologie de la traduction, il n'y a pas là de difficulté, — dès lors qu'on garde à l'esprit justement ce que toute typologie comporte d'„idéalisation”, et qu'on sait positionner chaque auteur, chaque texte, chaque problème concret de traduction lui-même par rapport à l'échelle des différents types concernés⁷. La difficulté sera

6 C'est au sein de l'étude citée dans la note précédente que j'ai proposé les linéaments d'une telle typologie, soulignant la spécificité de la traduction philosophique.

7 En fait, les problèmes de typologie de la traduction se résolvent dans les termes d'un choix décisionnel au coup par coup, au niveau de ce que j'ai appelé la *quodité traductive*, cf. „*Théorèmes*”, p. 223 sq.

d'ordre pratique: il faudra que le traducteur parvienne à écrire un français-cible qui ait la même vivacité et la même légèreté que le style de Nietzsche sans rien perdre de la rigueur philosophique de son propos. En somme, il faudra que le traducteur philosophique ait aussi quelque talent littéraire. Mais j'ajouterais: il „suffira” qu'il ait ce talent. Et, à vrai dire, ce n'est là que „mettre la barre plus haut” qu'à l'accoutumée, tant il est vrai que le métier de traducteur est toujours un métier d'écrivain (ou encore, comme je préfère dire, de „réécrivain” ou „co-auteur”⁸), quand bien même il ne s'agirait que de traduction technique.

A contrario: s'il est un philosophe dont on peut dire qu'il écrit mal, c'est bien Kant (en dépit des affirmations opposées de certains kantiens, aveuglés sans doute par leur enthousiasme pour la grandeur de sa pensée, et peu familiers des beautés réelles de la langue allemande...). Aussi, lorsque j'ai traduit Kant⁹, ce que je faisais, ce n'était rien moins que de la traduction littéraire. Pourtant, je dirai que l'essentiel de mon travail de traducteur a été un *travail littéraire*, pour „réécrire” un Kant qui soit lisible au regard des exigences rhétoriques de clarté qui sont celles de la culture française; et je crois avoir donné au public une *Analytique du Beau* qui se laisse lire et dont la facture littéraire n'est pas trop inesthétique (c'est bien le moins! mais on sait aussi sans doute que ce n'était pas si facile...). Ainsi Kant représenterait-il pour ainsi dire un „degré zéro de l'écriture” littéraire en philosophie. Pour bien le traduire, il n'en faut pas moins, proprement, un minimum d'exigence littéraire.

A l'extrême opposé, c'est plus qu'un minimum de talent littéraire qu'il faudra pour bien traduire Nietzsche qui, encore une fois, doit être compté au premier rang des écrivains de langue allemande à l'égal d'un Thomas Mann. Paradoxalement, toutefois, j'ai eu moins de difficulté à traduire Nietzsche qu'à traduire Adorno. Tous les deux, ils ont écrit des aphorismes; et, à la différence de Kant, ce sont deux stylistes. Mais ils représentent, l'un et l'autre, deux façons différentes de marier la philosophie à la littérature. Je dirai que Nietzsche

8 „Théorèmes”, p. 22 et *passim*.

9 Dans le cadre de l'équipe de (re-)traducteurs réunie par le regretté Ferdinand Alquié pour les *Oeuvres philosophiques* de Kant qu'il a publiées chez Gallimard, dans la collection de la Pléiade.

est un philosophe qui écrit très bien l'allemand, comme les plus grands écrivains: sa maîtrise littéraire est la forme où s'incarne le plus adéquatement qui soit son propos philosophique; il apparaît bien que c'est une esthétique classique qui a présidé, chez lui, au mariage de la pensée philosophique avec l'écriture littéraire. Chez Adorno, il y a une recherche beaucoup plus évidente et systématique de la formule. L'aphorisme est une forme courte dont les *Minima Moralia* tirent un parti maximum, faisant en quelque façon de nécessité (rhétorique) vertu (littéraire). Les contraintes de la brièveté y sont au principe d'effets littéraires accumulés: ellipses, ruptures et antithèses, jeux de mots, clairs-obscur... Chez Adorno, il y a une union plus substantielle entre littérature et philosophie, entre la texture des effets littéraires produits et l'essence des intuitions philosophiques qui s'en dégagent. Aussi la virtuosité littéraire, très „littéraire”, d'un Adorno constitue-t-elle un défi d'écriture paradoxalement plus difficile à relever pour le traducteur que la maîtrise stylistique d'un Nietzsche.

Au vrai, la rapide comparaison que je viens d'esquisser entre trois philosophes allemands qu'il m'a été donné de traduire pourrait amener à penser qu'en fait, par un détour surprenant, j'en serais venu quand même à traiter le thème que désigne mon intitulé, après l'avoir récusé comme trop ambitieux. Certes, le triangle Kant-Nietzsche-Adorno suggère l'idée d'une possible classification des œuvres philosophiques selon leurs modes d'existence littéraires et selon le type de difficulté qui s'ensuit pour le traducteur. Il reste cependant que cette triple constellation doit sa présence ici pour l'essentiel aux hasards de ma biographie de traducteur et qu'il y est encore attaché trop de contingence pour que je me sente autorisé à en induire une véritable typologie des difficultés qu'il y a à „traduire les philosophes allemands”¹⁰.

10 Cela pourra faire l'objet d'une prochaine étude. — Quant à la thèse que j'avais esquissée dans la seconde partie de ma conférence au colloque de Lausanne, elle allait à opposer la traduction philosophique, qui serait justifiable d'une *Logique*, et la traduction littéraire, qui serait justifiable d'une *Esthétique*; et elle se soutenait d'une analyse critique de traductologie appliquée portant sur les différents équivalents-cible qui ont été proposés en français pour l'allemand-source heideggerien *Dasein*. Finalement, je n'en ai guère traité ici-même: je la développerai au sein d'une étude à paraître prochainement dans le cadre d'un numéro spécial de la *Revue d'Esthétique* consacré à la traduction...

Zusammenfassung

Am Beispiel der französischen Übersetzung von Adornos *Minima Moralia* deutet J.-R. Ladmiral auf das Problem der Interferenz zwischen Literatur und Philosophie in der Übersetzung und die damit verbundenen Schwierigkeiten für den Übersetzer hin. Das wirft die Frage der Übersetzungstypologie auf, die die Übersetzung philosophischer Texte von der literarischen Übersetzung unterscheiden soll; es besteht aber ein Kontinuum zwischen philosophischer, literarischer und technischer Übersetzung. Anhand eines Vergleichs zwischen Kant, Nietzsche und Adorno wird die Eigenart der Übersetzungsschwierigkeiten bei verschiedenen Philosophen exemplifiziert.